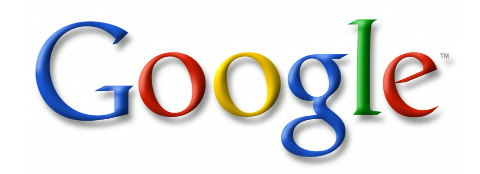
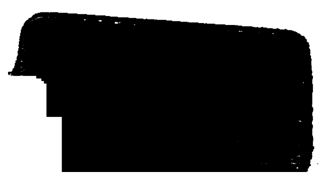



1870
A 937,648



ARSÈNE HOUSSAYE



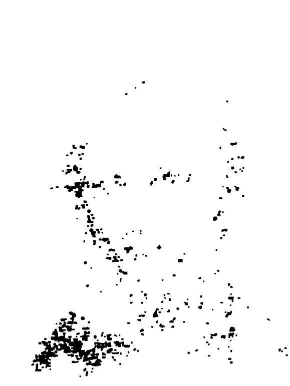


ARSÈNE HOUSSAYE

MOUSSAYE



ARSÈNE HOUSSAYE



HISTOIRE CONTEMPORAINE

Portraits et Silhouettes au XIX[e] siècle

ARSÈNE HOUSSAYE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

89

Troisième édition

PARIS
LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON
Et chez tous les libraires de France et de l'Étranger.

1870

ARSÈNE HOUSSAYE

Arsène Houssaye est né à Bruyères, petite ville du département de l'Aisne, le 28 mars 1815, d'une famille d'agriculteurs, qui pourrait au besoin, sous la charrue, retrouver de vieux et authentiques parchemins. L'ex-directeur de la Comédie-Française a le droit, si bon lui semble, de s'intituler comte de Valbon-Montbérault et de porter de « gueules, à

deux fasces d'or, avec trois têtes de dragon d'argent languées d'or, rangées et posées entre les deux fasces[1]. »

A l'époque de la seconde invasion des troupes alliées, un régiment russe cantonnait à Bruyères.

D'aimables officiers d'Alexandre faillirent tuer Arsène avant sa naissance, en condamnant sa mère à une valse forcée de plus de deux heures. Elle dut danser quand même avec ses cousines, pendant que son mari, retenu sur une estrade improvisée par deux robustes cosaques armés du knout, se voyait contraint de jouer du violon. Et il en jouait fort bien.

Nous empruntons à un livre d'Arsène Houssaye quelques détails sur son enfance :

1. *Armorial général* de d'Hozier, tome II. 2ᵉ partie, folio 1158. Le nom de famille s'écrit indifféremment *Houssaye* ou *Housset*.

« J'étais bien jeune, dit-il, quand je descendis ma chère montagne, toute étoilée de marguerites et d'églantines, toute chargée sur le flanc de vignes généreuses aux beaux tons d'or et de pourpre. On avait jugé que l'étude était impossible à la maison paternelle, grande ruche en travail, vraie cité ouvrière. Mon père m'avait d'abord confié à son père, autre maison bruyante où l'on travaillait peu, mais où l'on s'amusait beaucoup. C'était tous les jours des repas homériques, de gaies processions de bouteilles qui chantaient la chanson de l'hospitalité, des veillées où l'on contait, où l'on jouait, où l'on dansait et où l'on soupait. J'aimais mieux l'intérieur plus reposé, plus simple, plus pauvre, de mon grand-père maternel, qui habitait au milieu de Bruyères [1]. »

Ce grand-père maternel était un ancien sans-culotte, sculpteur sur bois, et petit-

1. *Voyage à ma fenêtre*, page 306.

cousin de Condorcet. Il avait gouverné la ville, au bon temps de Saint-Just et de Maximilien. Par un hasard étrange et presque inexplicable, au cœur même de notre nationalité, à deux pas de l'Ile de France, une commune picarde, émancipée sous Philippe-Auguste, avait conservé tous ses priviléges, toutes ses franchises[1], et 93 la trouva peuplée de républicains de premier choix, auxquels les Robespierre et les Danton n'avaient plus rien à apprendre. Ni le passage radieux du météore impérial, ni la réinstallation de la monarchie légitime ne purent changer les sentiments de l'ex-commissaire de la république. Il éleva son petit-fils dans les principes les plus larges de

1. Bruyères exerçait le droit de haute et basse justice. On y condamnait à mort. Depuis des siècles, elle restait parfaitement indépendante derrière ses tours et ses remparts, ne subissant le joug d'aucun seigneur et bravant les châteaux voisins. Abeilard y demeura longtemps. Tous les matins il allait à Laon tenir son école, et revenait le soir à Bruyères.



l'indépendance et dans la haine des tyrans.

« C'était, du reste, un fort honnête homme, estimé de tout le monde, continue l'auteur du *Voyage à ma fenêtre*, même de mon grand-père paternel, dont il avait pris violemment l'autorité en 1789; car tous les deux s'étaient succédé au gouvernail de Bruyères pendant le flux et reflux de l'opinion républicaine et royaliste[1]. »

De son aveu même, Arsène était un assez joli vaurien, toujours prêt à rire au nez de ses maîtres, et donnant au jeu une préférence marquée sur l'étude.

« L'école, dit-il, renfermait environ quatre-vingts drôles, plus décidés à secouer l'arbre du prochain que l'arbre de la science. Cette petite armée, répandue

1. L'administration municipale est souvent restée, depuis cette époque, entre les mains de la famille Houssaye.

par les champs ou par la ville, commettait des dégâts sans nombre. On jouait avec beaucoup d'héroïsme à représenter Fra Diavolo et sa bande. Si je n'étais pas le chef, j'étais un des capitaines toujours obéis, parce que mon grand-père était maire et qu'il possédait de vastes jardins que nous prenions d'assaut. Parmi nos dégâts, il en est un que je voudrais pouvoir racheter par quelque pénitence cénobitique. La vieille église avait encore, en 1825, les plus beaux vitraux gothiques qui restassent dans le pays. Un soir, que nous ne savions plus où jeter nos cailloux, nous eûmes l'impiété (double impiété, puisque nous outragions à la fois l'art et la religion) de les lancer dans les pieux personnages de la Passion. Croira-t-on que cet acte de vandalisme ne fut pas puni? On trouva dans la ville que nous avions eu raison d'abattre ces vieilleries; on se réjouissait déjà d'avoir de belles vitres claires. Peu s'en fallut qu'on

nous votât une récompense publique. Le curé lui-même ne vit là qu'une gaminerie sans conséquence. »

Mais tout à coup à cette dissipation folle succéda chez Arsène une sorte de recueillement solennel. Il s'enferma, du matin au soir, dans la bibliothèque de son aïeul. Un tout petit volume, imprimé en 1752, avec approbation et privilége du roi, chez Prault père, quai de Gèvres, était la cause unique du changement qui se remarquait dans ses habitudes et dans son caractère. On craignait qu'il ne fût malade, il devenait tout simplement poëte. Le volume dont il avait fait la découverte était intitulé *Recueil des plus belles pièces des poëtes français, depuis Villon jusqu'à Benserade.* Arsène emportait avec lui ce cher volume dans ses courses le long des prés ou sur la montagne. Il apprenait par cœur un sonnet de Théophile, une ballade de Brebeuf, ou une épître de Boisrobert.

Oh! j'aime ce marais paisible!
Il est tout bordé d'aliziers,
D'aulnes, de saules et d'oziers,
A qui le fer n'est point nuisible.
Les nymphes, y cherchant le frais,
S'y viennent fournir de quenouilles;
De pipeaux, de joncs et de glais,
Où l'on voit sauter les grenouilles.

— Que diable me racontes-tu-là? dit à notre adolescent le maître d'école de Bruyères. Ce n'est point, j'imagine, ta leçon de syntaxe?

— Non, c'est une strophe de Saint-Amant, répondit Arsène.

— Saint-Amant, qu'est-ce que Saint-Amant?

L'admirateur des vieux poëtes haussa les épaules. Il déclara de la façon la plus nette à son maître qu'il n'apprendrait dorénavant que des vers. Ce dernier se le tint pour dit. Jamais, depuis lors, il ne s'avisa de le contraindre à d'autres exercices de mémoire. « C'était un homme

de cinquante ans, qui chantait à l'église et buvait au cabaret à *pleine gueule*, comme disait sa femme. » Il tenait beaucoup à ses honoraires de chaque mois, vu qu'ils lui permettaient de caresser la dive bouteille; mais, de l'instruction de ses élèves, il s'inquiétait peu. Arsène Houssaye lui en a toujours su gré.

« Je vous remercie, ô mon premier maître, pour ce que vous ne m'avez pas appris : la géographie qui rapetisse le monde, l'histoire qui le déshonore, la philosophie qui doute de Dieu! Je vous remercie d'avoir éloigné de mes lèvres cette coupe amère de la science qui est faite comme le tonneau des Danaïdes. On y verse toutes ses larmes, elle ne s'emplit jamais. »

A force de lire les poëtes, l'imagination s'exalte; le chœur chante, et le premier amour s'éveille dans les bras des jeunes illusions, qui le bercent et le font grandir.

Comme tous les poëtes, Arsène eut, à quinze ans, une amoureuse, dont il célébra les grâces naïves et la douce beauté. Mais...

Elle mourut! que de larmes amères!
Elle mourut au soleil du matin,
En respirant la rosée et le thym.
Son âme au ciel emporta nos chimères.

Le lendemain ses compagnes en deuil
Portaient son corps de neige au cimetière;
Moi j'étais seul, sans larme et sans prière,
Dans le moulin[1] comme au fond d'un cercueil.

Je te saisis, violon triste et tendre,
Et le doux air que Céline aimait tant,
Je le jouai, le cœur tout palpitant:
Son âme sainte a passé pour l'entendre.

Je le jouai; mais, au dernier accent,
Mon cœur bondit comme un daim qui se blesse,
Je me perdis si loin dans ma tristesse,
Que je brisai mon violon gémissant.

Perle d'amour, à ce monde ravie,
Au sein des mers je t'ai cherchée en vain,
Et je n'ai plus de mon bonheur divin
Qu'un souvenir : c'est la fleur de ma vie.

1. Le père d'Arsène Houssaye avait fait construire un moulin près de sa ferme, et l'écolier aimait le moulin comme autrefois Rembrandt et Van Dyck.

Gérard de Nerval pleura toujours Adrienne, Houssaye a toujours pleuré Cécile. O douces larmes des premières affections, c'est vous qui faites les poëtes!

Arsène était adoré de sa mère, et celle-ci, de complicité avec l'aïeul républicain, le gâtait en cédant à tous ses caprices. Mais le chef de la famille, homme à l'œil sévère, aux résolutions inflexibles, voyait les abus et les déracinait violemment d'un coup de son sceptre domestique. Sachant que son fils aîné s'exerçait à la rime, il entra dans une épouvantable colère et lui ordonna de renoncer aux Muses.

Quand on a gravi le Parnasse, on ne se décide pas aisément à en descendre. Arsène Houssaye, d'ailleurs, élevé par son grand-père dans un système d'émancipation complet, ne comprenait aucun despotisme, pas même celui qui repose sur les lois de famille. Naturellement doux et calme, sa résistance n'était jamais directe. Il pliait comme un roseau sous le vent du

courroux paternel ; mais c'était le roseau pensant de Pascal : il se redressait après l'orage, et la rime n'y perdait rien. Le roi de la maison surprit, un jour, des vers fraîchement éclos sous la plume d'Arsène. Ce ne fut plus seulement alors un orage, ce fut une tempête. De la cave au grenier le logis trembla. Toutes les poésies de notre héros, fugitives ou non, devinrent la proie des flammes. Théophile, Brebeuf, Saint-Amant furent rôtis sans miséricorde, et, — pourra-t-on le croire ? — La Fontaine, et le grand Poquelin lui-même ne purent trouver grâce aux yeux de M. Houssaye père. Jamais on ne vit pareil auto-da-fé de poëtes.

Arsène est relégué dans sa chambre entre le *Traité des équations algébriques* de Bezout et *l'Art de penser* de Condillac. On a soin de lui enlever plume et encre, afin que la tentation de la rime ne vienne point le distraire dans les graves études auxquelles on veut l'as-

treindre. La position n'est plus tenable. Voyant qu'on ferme sur lui la porte de sa chambre à double tour, il décampe par la fenêtre.

Ses deux grands-pères lui ouvrent leur bourse, et voilà notre poëte en route pour Paris, où il compte rimer en pleine liberté.

Nous avons oublié de dire que, huit jours auparavant, des artistes nomades étaient venus jouer la comédie à Bruyères. L'ingénue de la troupe avait en scène un minois raisonnablement candide, par les charmes duquel Arsène fut d'autant plus séduit, que le visage de la comédienne lui rappelait la beauté de Cécile. Revenu du spectacle, il eut hâte de composer des tercets en l'honneur de celle qui faisait revivre l'image de son amie défunte. Or ce furent précisément ces tercets-là qui tombèrent sous l'œil paternel.

Arsène en fuite avait oublié son ingé-

La mort croit qu'il n'y a plus personne.

Arsène et Van del Heyl furent amis du premier coup. Il se trouva justement que Paul s'occupait aussi de littérature. Le soir même, il présentait à son nouvel ami un jeune homme pâle, au front chargé de tristesse, et dont la voix était empreinte d'une étrange amertume. C'était Hégésippe Moreau. Déjà, pour ce poëte prédestiné au malheur, commençait la lutte avec le travail stérile et la misère, lutte impitoyable, qui brisa l'athlète et conduisit à l'hospice de la Charité l'auteur du *Myosotis*. On montre encore aujourd'hui le lit où il a rendu le dernier soupir.

Sur ce grabat, chaud de mon agonie,
Pour la pitié je trouve encor des pleurs
Car un parfum de gloire et de génie
Est répandu dans ce lieu de douleurs.
C'est là qu'il vint, veuf de ses espérances,
Chanter encor, puis prier et mourir ;
Et je répète, en comptant mes souffrances :
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir

Arsène Houssaye, dans son *Voyage à ma fenêtre*, a écrit sur Moreau des pages pleines de larmes. C'est un de ces livres où l'écrivain pense et rêve tout haut, sans paraître songer qu'il sera lu, et où il se peint lui-même dans la sincérité de son âme et de son cœur. Il en résulte quelque désordre dans l'ensemble de l'ouvrage; mais ce désordre même devient un attrait. Le *Voyage à ma fenêtre* est une sorte de Babel poétique dont les chapitres ne s'entendent pas entre eux et parlent chacun une langue différente, sans tumulte et sans désaccord. Il y a de tout dans ce livre, du roman, de la philosophie et de la politique. Pauvre lui-même alors, et ne recevant rien de ses parents, Arsène cherchait, comme Hégésippe, à vivre de sa plume, et ne pouvait donner à celui-ci qu'un serrement de main fraternel.

Devenu, depuis, si passionné pour l'art, il ne le respectait guère à cette époque.

Il travailla d'abord avec Paul à un monstrueux et sinistre mélodrame, plein de meurtres et de crimes. Ils composèrent pour les chanteurs de carrefours des couplets plus ou moins patriotiques et plus ou moins galants, qui se vendirent à merveille, grâce à ce titre pompeux qu'on avait soin d'imprimer en lettres saillantes au frontispice de la feuille : CHANSONS *à la manière de M. de Béranger.*

En dehors de ces jeux d'enfant ou de gamin de Paris, le jeune homme s'occupait d'études sérieuses. Il avait retrouvé son maître de grec et se replongeait dans l'antiquité. Comme il demeurait vis-à-vis le Collége de France, il en fréquentait les cours, y perdait son temps et le savait bien. Le père Tissot, cet académicien aux mœurs saugrenues, ce Nestor de la littérature mendiante, n'était point encore descendu de sa chaire. Houssaye le rencontrant, un jour, bien longtemps après l'époque où nous en sommes de cette

histoire, lui dit avec une certaine émotion :

— Vous me rappelez, mon cher monsieur Tissot, mes premières années de jeunesse, d'étude et de misère. C'est vous que j'ai entendu le premier au Collége de France.

— En vérité! s'écria le vieil académicien. Je vous ai porté bonheur, prêtez-moi cinq louis.

Mais renouons le fil biographique. Honteux de voir sa muse courir les rues et chanter avec accompagnement d'orgue de Barbarie, Arsène Houssaye noua d'autres relations. Au bal de l'Opéra, il trouva Roger de Beauvoir et Gavarni. Il connut Théophile Gautier dans les salons du Louvre, où cet intrépide admirateur de la forme passait des journées entières à contempler une Suzanne au bain. Par Théophile arriva naturellement la connaissance de Gérard de Nerval, puis celle

d'Alphonse Esquiros, de Camille Rogier, de Marilhat, d'Ourliac, tous poëtes, peintres, sculpteurs, grands amis de la beauté plastique, et païens jusqu'au bout des ongles. Cette pléiade d'artistes, qui fraternisait de toutes les façons, par l'âge, par les goûts, par les doctrines, et surtout par le manque d'argent, résolut de loger sous le même toit, de mettre en commun sa misère et de marcher résolûment à la gloire en phalange serrée.

Dans une espèce de ravin, creusé entre le Louvre et le Carrousel, descendait alors une rue étroite, perpendiculaire à la Seine, et dont les maisons, vieilles et noires, portaient en architecture le cachet du XVIe siècle. Ce fut dans l'une de ces respectables demeures que nos associés abritèrent leurs pénates.

Le propriétaire, sans défiance, leur offrit le plus vaste de ses appartements, et ne tarda point à s'en repentir, lorsqu'il vit emménager ses locataires. Nos artistes

avaient très-peu ou point de meubles; mais en revanche, ils encombrèrent le logis d'une quantité de paperasses, de livres, de cartons et de chevalets.

Devant leurs fenêtres s'étendait un grand jardin inculte, garni d'arbres aux branches folles et luxuriantes. Cinq ou six chevaux, deux vaches et quatre ânesses paissaient en liberté le gazon vert, à l'ombre de cette forêt vierge. Des poules, conduites par un sultan bien crêté, ferme sur ses ergots, gloussaient en appelant leurs poussins et cherchaient pâture autour des quadrupèdes, en compagnie d'un régiment d'oies, de canards, de pintades, et d'un gros porc qui labourait les plates-bandes. On eût dit que l'arche diluvienne s'était arrêtée au centre même de Paris, comme sur un autre mont Ararat, pour y déposer son contenu.

Aujourd'hui le ravin est comblé, la rue est démolie, et le Louvre étend majes-

tueusement sur la forêt vierge une de ses ailes de pierre.

Gérard de Nerval, à cette époque, venait de recueillir un héritage. Presque en même temps le père d'Arsène, un peu réconcilié avec son fils et la littérature, envoyait rue du Doyenné quelques billets de cinq cents francs, et l'abondance régna tout à coup dans ce phalanstère avant la lettre.

Les peintres se piquent d'honneur. Armés de leurs pinceaux, ils peignent à fresque les plafonds et couvrent les boiseries de chefs-d'œuvre. On a bientôt un salon splendide, où Roger de Beauvoir amène les plus célèbres actrices du Vaudeville et les danseuses les plus légères de la rue Lepelletier. Tout cela frétille et se trémousse aux accords d'un bruyant orchestre. Gautier fait rendre un décret rigoureux. On décide à l'unanimité que les femmes maigres seront exclues de la

réunion. Cet apôtre du paganisme prêchait là ses doctrines et les faisait généralement adopter.

Nous ne voudrions pas ici trancher mal à propos du moraliste austère. Il y avait, certes, chez ces jennes gens, un véritable amour du style et de précieuses qualités artistiques ; mais il leur manquait le sentiment chrétien, sans lequel on marche à tâtons, même dans le sentier de la gloire. C'était une troupe d'Athéniens folâtres qui, se croyant encore au temps de Périclès, philosophaient gaîment sous les marbres du Prytanée, se couronnaient de roses, et dénouaient la ceinture de leur tunique flottante pour courir chez Aspasie.

Après avoir reculé de vingt-trois siècles dans leurs mœurs et dans leurs croyances, il leur fallut, un jour, sortir de ce rêve.

L'un d'eux, Édouard Ourliac, se ré-

veilla dans la religion; ce fut le plus sage.

Esquiros se réveilla dans la politique : ce fut le plus imprudent.

D'autres se réveillèrent au sein du matérialisme, avec la science de vivre. Ils rognèrent les blanches ailes de la muse, et vécurent en plein dans leur époque, à l'ombre d'un patronage industriel. Ce furent les plus heureux, si l'on raisonne au point vue du siècle.

Un seul voulut continuer le rêve. C'était le plus naïf et le plus candide, une belle âme, qui se blessa cruellement aux angles de l'égoïsme; une noble intelligence qui ne sut pas marcher, en s'appuyant sur le bâton de la foi.

Gérard de Nerval se réveilla dans le suicide.

La vie de bohème dura quatre ans, de 1833 à 1837, et Henry Murger n'en est

pas l'inventeur, comme jusqu'ici beaucoup de personnes ont paru le croire. Il a succédé dignement aux bohémiens de la rue du Doyenné ; mais ce n'est point un chef de dynastie.

Nous serions injuste de ne pas signaler Arsène Houssaye et Théophile Gautier comme les promoteurs uniques d'une autre Renaissance. Gautier fouilla dans le moyen âge. Il sut y retrouver en tableaux, en sculptures, en meubles et en bijoux d'inappréciables trésors, que l'art moderne se hâta de lui arracher des mains pour en faire ses modèles. Sans remonter aussi loin dans les siècles, Arsène Houssaye rendit à la mode les meubles en bois de rose et toutes ces futilités adorables qui ornaient le boudoir de nos aïeules ; il remua les toiles poudreuses cachées dans les recoins du bric-à-brac ; il tira des ténèbres et remit au grand jour les Watteau, les Boucher, les Vanloo, menacés de dormir éternellement sous la tombe,

avec les Amours joufflus, les bergères poudrées, les falbalas et les talons rouges. Ses premières œuvres sont consacrées à maintenir la résurrection du Louis XV et du Pompadour.

A son arrivée à Paris, notre héros avait dix-sept ans.

Il appartient à cette époque hâtive, où beaucoup de jeunes talents, pour avoir fleuri trop vite, sont tombés de l'arbre et n'ont pu mûrir. Arsène Houssaye néanmoins est un de ceux qui restent sur la branche. Il a publié vers 1835 *la Couronne de bleuets*, roman paradoxal, plus recommandable par la beauté du style que par la philosophie qu'il prêche.

Devinant qu'un romancier venait de naître, un des principaux libraires de Paris proposa (ceci est de l'histoire) à l'auteur de *la Couronne de bleuets* de lui acheter un second roman, qui avait

pour titre *la Pécheresse*, et de le payer en livres.

— Bien obligé, répondit Arsène, je paye mon propriétaire en francs !

Il est bien entendu qu'il n'était pas question de livres-monnaie. L'éditeur matois avait à se débarrasser d'un fonds de magasin. Un autre libraire, ami des lettres, mais qui s'est ruiné, M. Dessarts, acheta le second livre d'Arsène Houssaye a beaux deniers comptants, et deux jours après la publication de ce nouvel ouvrage, l'auteur reçut de sa Majesté le roi des critiques cette agréable missive consignée dans l'ancien *Figaro* :

« Venez me voir ; j'ai lu de vous un livre charmant, dont je raffole.

« JULES JANIN. »

Le jeune romancier eut hâte de se rendre à l'invitation de l'illustre père de l'*Ane mort*. Il le trouva rue de Tournon,

avec la noble fille du sculpteur B***, la marquise de La***.

— Madame, dit Jules, en présentant Houssaye, voici un homme qui sait faire de ravissantes *pécheresses*, et qui cependant ne vous a point prise pour modèle! Inutile de dire qu'il se servit d'un terme beaucoup plus expressif. Janin reçut de la marquise par devant témoins (Roqueplan assistait à la scène) le plus joli soufflet que main et fine et rose puisse appliquer sur une face masculine. Voilà de quelle manière originale Houssaye lia connaissance avec le grand feuilletonniste des *Débats*.

A cette époque heureuse, les Saint-Simoniens proclamaient l'émancipation de la femme. Ils accueillirent avec enthousiasme le roman d'Arsène, qui était une sorte d'apologie de leurs doctrines. Thoré déclara *la Pécheresse* un chef-d'œuvre. Emile Barrault noya de larmes d'atten-

drissement tous les chapitres du livre, et le Mapah, ce pape schismatique de l'église saint-simonienne, déclara que le jeune auteur irait fort loin dans l'application des doctrines de l'amour libre.

Arsène écrivit seize ou dix-huit autres volumes de romans pour Desessarts. Ce sont les *Aventures galantes de Margot*, — *la Couronne de bleuets*, — *le Serpent sous l'herbe*, — *la Belle au bois dormant*, — *Milla et Marie*, — *les Revenants*, — *le Repentir de Marion*, — *les Filles d'Ève* et *les Onze maîtresses délaissées*, recueil de nouvelles, où les inventeurs de *la Vie de bohême* et de *la Dame aux camélias* ont pu trouver des inspirations. Quelques-uns de ces romans eurent la collaboration de Jules Sandeau.

Les poésies d'Arsène, publiées en 1852, par l'éditeur Victor Lecou, ne font pas éclater une verve trop chaleureuse; néanmoins elles sont empreintes d'un

cachet remarquable de délicatesse et de grâce.

Sans avoir ni la puissance de Victor Hugo, ni l'originalité de l'auteur d'*Albertus*, Arsène Houssaye tient son rang parmi les poëtes du jour, car il a aussi son caractère. Il reste, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, dans la poésie blonde, mélancolique et rêveuse. Il n'est pas doué du timbre éclatant du rossignol; mais il a les suaves et limpides mélodies de la fauvette.

De plus en plus enthousiaste des arts, il fit, en 1840, une excursion sur la vieille terre hollandaise, afin de s'y noyer les yeux dans la lumière de Rembrandt et de Rubens.

Choisi déjà, depuis deux ans, par la *Revue de Paris* pour les comptes-rendus de l'exposition de peinture, il les continua jusqu'en 1843, époque où il reprit *l'Artiste*, que ce malheureux Achille Ricourt avait fondé et fondu.

Sous la direction d'Arsène Houssaye, le journal prit son véritable essor. Il devint une Revue élégante, où le crayon rivalisa avec la plume de verve et de style. Une pléiade de jeunes écrivains, les uns déjà connus, les autres avides d'illustration, Gérard de Nerval, Marc-Fournier, Pierre Malitourne, Esquiros, Paul Mantz, et plus tard Henri Murger, Champfleury, Charles Monselet, se groupèrent autour du rédacteur en chef. Celui qui se distingua le plus, après Gérard de Nerval, fut Marc-Fournier, vive intelligence aujourd'hui fourvoyée hors du domaine des lettres, rare esprit perdu pour le style, et qui, trop tôt fatigué de la lutte, s'est jeté dans l'industrialisme. L'auteur de *Sylvie* a été trouvé sans souffle rue de la Vieille-Lanterne. Pendant dix ans on a vu, au fond des coulisses de la Porte-Saint-Martin, l'auteur de *la Fille des morts* et de *la Sultane des fleurs* épeler avec M. Boutin de la prose de mélodrame.

Autre genre de suicide.

La direction de *l'Artiste* n'empêchait point Arsène Houssaye de collaborer à la *Revue de Paris*, où il avait commencé vers 1838, cette charmante galerie de *Portraits du dix-huitième siècle* qui restera comme un modèle du genre. Le volume qui a pour titre: *Philosophes et Comédiennes*, complète la collection.

M. Philoxène Boyer a écrit sur ces livres un article critique fort remarquable, dans lequel nous trouvons cette phrase :

« Arsène Houssaye est un Cagliostro littéraire, qui a dansé le menuet avec madame de Pompadour et qui valse avec mademoiselle Rachel. »

C'est peindre un homme d'un coup de pinceau.

Le docteur Véron trônait alors au *Constitutionnel*. Vivantes ou mortes, les actrices ont toujours affriandé le personnage.

Il trouva qu'Arsène avait admirablement esquissé les gracieuses et spirituelles figures de Sophie Arnould et de la Guimard.

— Si je m'en rapporte à ce que j'éprouve, pensa-t-il, voilà qui doit ragaillardir *le Constitutionnel* et ses abonnés !

Le jour même, Houssaye reçut, avec la carte du docteur, une lettre qui l'invitait à passer au bureau de la rédaction.

— Que gagnez-vous à la *Revue de Paris* ? fort peu de chose, n'est-il pas vrai ? lui demanda l'admirateur des actrices. Quant à *la Presse*, où vous travaillez quelquefois, elle n'est pas généreuse. Girardin paye Théophile avec ce qu'il enlève aux autres. C'est un système ! Si je vous prends tous vos *Portraits*, que voulez-vous par feuilleton ?

— Cent francs, dit Arsène.

— Je vous en donne cent cinquante.

Touchez là, c'est marché conclu! Allons dîner chez Vefour.

Émerveillé de ces allures de nabab, Houssaye descend avec le docteur. Une voiture magnifique est à la porte. Ils y montent.

— Avez-vous des chevaux? dit Véron au jeune écrivain.

— Non vraiment; je n'ai pas même de quoi à aller à pied.

— Raison de plus pour avoir équipage.

— Et le marchepied ?

— Le marchepied? il est partout. Croyez-moi, ayez des chevaux, mon cher, cela stimule. On s'occupe au moins de gagner l'avoine qu'ils mangent. Les gens qui marchent n'arrivent jamais.

O philosophie du siècle, voilà de tes apôtres! Arsène ne se laissa séduire qu'à demi par ces triomphantes maximes.

Il a voiture au moment où nous écrivons, mais il va presque toujours à pied.

En 1846, il obtint la croix pour une *Histoire de la peinture flamande*[1], œuvre remarquable d'ailleurs et qui se vendit à un si grand nombre d'exemplaires, qu'on pourrait coller un billet de banque sur chaque page du livre sans dépasser le chiffre des bénéfices qu'il a produits.

Un autre écrivain, M. Alfred Michiels, auteur d'une histoire analogue, jeta des clameurs furieuses, traita de plagiaire Arsène Houssaye, et lui lança dans les jambes deux brochures accusatrices.

Nous avons sous les yeux les pièces du procès, desquelles il résulte que deux historiens, puisant à la même source et compulsant les mêmes matériaux, doivent nécessairement se rencontrer sur le terrain neutre de la recherche.

1. Avant de publier cette histoire, il retourna une seconde fois en Hollande, et visita tous les musées de l'Allemagne, de l'Italie et de la France.

Or, à aucune époque, ceci n'a été du plagiat.

M. Michiels le comprit si bien lui-même qu'il ne s'adressa point aux tribunaux; la sentence eût été rendue contre lui. Ce fait seul de provoquer le scandale, au lieu d'en appeler à la justice des lois, dénote une mauvaise cause et justifie complètement l'historien de la peinture flamande, qui, Dieu merci, n'a pas les habitudes de piraterie littéraire et l'audace d'exploitation du père de *Monte-Christo.*

Arsène Houssaye est un esprit silencieux, qui a les bavards en horreur profonde. Il répète souvent ces belles paroles de Pythagore :

« Taisez-vous, ou dites quelque chose qui vaille mieux que le silence. »

Il ne prépare pas tous les matins, comme beaucoup de personnages connus, les bons mots qu'il fera dans la

journée. Ses répliques spirituelles ne trahissent ni la prétention ni la recherche; elles partent à l'improviste et sont de bon aloi. Un soir, voyant glisser une lettre dans le corsage d'une comédienne, il s'écria :

— C'est un billet sous sein privé !

Lorsque Emile Deschamps voulut entrer à l'Académie française, il eut d'abord douze voix ; puis il descendit à quatre, et finit par n'en avoir plus que deux.

— Pauvre Emile Deschamps, il meurt d'une extinction de voix ! dit Arsène.

Dans un dîner offert aux gens de lettres par M. de Salvandy, chacun parla tour à tour de sa manière de travailler.

— Moi, s'écria l'auteur d'*Alonzo*, je travaille la nuit. Quatre heures de sommeil me suffisent.

— Ah ! monsieur le ministre, dit Arsène, vous présidez souvent le conseil de l'Université !

Nous pourrions rappeler vingt traits de

ce genre, surtout le mot célèbre, prononcé dans la loge d'un illustre personnage, au sujet d'une comédienne. Que ceux qui le savent le racontent.

Marié, en 1847, à une femme charmante[1], riche, heureux dans sa maison, avec une renommée assez étendue, ayant en face de lui une large et féconde carrière, Arsène Houssaye fit un faux pas, qui pouvait le conduire à un abîme.

Le diable rouge le saisit aux cheveux,

1. Madame Houssaye est morte en 1855 d'une maladie de cœur, laissant pour consolation à son mari désespéré le plus bel enfant de la terre, une vraie tête de Greuze, un fin pastel de La Tour.

En grandissant, M. Henry Houssaye a pris la figure d'un historien et le caractère des têtes grecques. Né le 24 février 1848, il a publié une *Histoire d'Apelles*, œuvre qui dénote beaucoup d'érudition et révèle des qualités sérieuses. L'indiscrétion des journaux nous apprend qu'une personne sensible s'est donnée trois coups de poignard pour le jeune auteur. Ce Bénédictin serait-il doublé d'un Don Juan ?

l'emporta sur la montagne politique, et lui dit :

— Regarde! voilà devant toi le chemin de la chambre, plus loin celui du ministère. Députation, portefeuille, tout cela va t'appartenir si tu m'adores!

Et notre écrivain se prosterna devant le diable rouge.

Déjà les banquets étaient organisés; l'horizon se couvrait d'un nuage sombre. Arsène fut un de ceux qui appelèrent la tempête. Le souvenir de son aïeul électrisa chez lui la fibre démocratique. Il harangua les étudiants picards et champenois au Château-Rouge, en leur rappelant qu'ils avaient l'honneur d'être du même pays que Concordet, Camille Desmoulins et Saint-Just. Bref, il coiffa sa tête blonde du bonnet phrygien, et n'alla plus dîner à Vincennes chez le duc de Montpensier.

Beaucoup de cœurs droits, beaucoup

d'esprits sages attendaient avec confiance l'ère nouvelle et le progrès qui en devait naître; mais cette illusion fut courte.

L'heure de la république sonne à la grande horloge révolutionnaire.

Houssaye fonde un club, se jette dans le mouvement, et recule presque aussitôt avec épouvante.

Qu'a-t-il vu? quel fantôme a refroidi son enthousiasme? Pourquoi retire-t-il brusquement la main qu'il allait tendre aux frères et amis? Nous croyons pouvoir vous le dire. Il y avait, à cette époque, deux espèces de républicains, ceux qui étaient honnêtes et..... vous connaissez les autres.

Or, on a de l'ambition, c'est possible; mais on n'est pas toujours d'humeur à lui sacrifier sa conscience.

Arsène croyait saluer une aurore, et n'apercevant au ciel qu'une comète éteinte, il se hâta de faire volte-face et

de tourner le dos à cet astre veilli, dont les lueurs incertaines menaçaient de n'éclairer que des ruines. Du théâtre où il se disposait à jouer un rôle, il sauta dans le parterre, se fit public, et siffla cette méchante parodie de 93, qu'on essayait de donner pour une pièce nouvelle.

Il envoya paître son diable rouge avec la députation et le portefeuille, reprit la plume et commença l'*Histoire du* 41me *fauteuil de l'Académie.*

A cette époque, le Théâtre-Français était livré à l'anarchie.

On songeait à mettre à sa tête un homme conciliant qui pût y ramener l'ordre. Un officier d'état-major entre, un soir, chez Houssaye pour le prévenir qu'il est attendu à l'Elysée.

Là se trouvent réunis, en conseil *littéraire,* mademoiselle Rachel, le colonel Fleury et M. Véron. Cette trinité puis-

sante accueille affectueusement Arsène. Elle lui annonce qu'à partir de ce jour, il est directeur de la Comédie-Française.

Le lendemain, sa nomination paraît au *Moniteur*.

Jugez du désespoir des sociétaires qui, en pleine république, reçoivent un maître !

On se rassemble, on s'agite, on crie au scandale. Tous les échos de la rue Richelieu retentissent de gémissements, d'imprécations et de blasphèmes.

Il faut résister! disent les plus hardis.

Cette opinion triomphe. Au seuil du royaume qu'on lui donne à gouverner, Houssaye trouve un noir personnage qui lui présente, sur timbre, une sommation parfaitement en règle, et contenant défense expresse au dit sieur Houssaye, *parlant à sa personne*, d'avoir à s'immiscer dans les affaires du théâtre. Arsène appelle aussitôt le concierge, le met en face de

l'huissier, les laisse ensemble, et passe outre. Il vaqua sur l'heure, et quels que fussent les risques, à sa besogne administrative. On souleva, dans le comité suivant, cette question aussi bizarre que puérile : « Devra-t-on, lorsque le directeur saluera un sociétaire, lui rendre sa politesse ou garder le chapeau sur la tête ? »

— Messieurs, dit Leroux, je ne suis pas assez mal élevé pour prendre part à ce débat.

Là dessus, il quitte la salle des délibérations.

En attendant, notre directeur donnait au théâtre une activité prodigieuse. Il essaya d'infiltrer un sang nouveau dans les veines de ce vieux corps, usé par la routine, et le fouetta pour le contraindre à quitter l'ornière des deux derniers siècles, où le retenaient certaines traditions obstinées.

Les anciens costumes allèrent à la friperie.

De frais et pompeux décors tombèrent des frises, et la salle, restaurée dans le goût moderne, prit un air de fête et de jeunesse qui émerveilla le public et ramena la foule dans les loges désertes.

L'administration Buloz avait mis tous ses œufs dans le panier de Rachel. Il en résultait que le caissier palpait deux recettes par semaine, rien de plus. Arsène Houssaye, donnant des pièces nouvelles et ressuscitant le répertoire enterré, parvint à remplir la salle, même quand Hermione ne jouait pas.

On finit par comprendre, tout engouement à part, que Samson, Régnier, Provost, mesdemoiselles Brohan, Favart, Fix, etc., avaient autant de valeur dans la comédie que mademoiselle Rachel dans la tragédie. Au bout de la première année, messieurs les sociétaires, qui, de

temps immémorial, n'avaient été conviés à aucun partage de fonds, reçurent une lettre collective, qui les appelait, dans le salon des Frères Provençaux, à un dîner somptueux, offert par le jeune directeur. Les rancunes étaient déjà beaucoup moins violentes. Ils se rendirent à l'invitation.

— Messieurs, dit Arsène en ouvrant un portefeuille, vous avez, depuis dix mois que j'administre, cinquante mille écus de dettes éteintes, et voici cent mille francs que vous pouvez vous partager à l'instant même. (*Applaudissements prolongés.*)

Dès ce jour, il eut toutes les sympathies de nos ex-démocrates.

Et quels coups de chapeau!

Vers la fin de la semaine, on parla de rendre le banquet. Une députation de sociétaires entra chez le directeur, le priant de choisir un jour.

— Demain, si bon vous semble, re-

pondit celui-ci. Mais, entendons-nous, je n'accepte qu'à une condition.

— Laquelle?

— Vous m'inviterez par huissier, et sur timbre.

C'était une spirituelle et bien douce vengeance. Il administra sept ans le théâtre et y laissa les meilleurs souvenirs.

Rendu à la littérature, il eut la malheureuse idée de publier *le Roi Voltaire*, espèce d'apologie insensée du plus méprisable des hommes et du plus infâme des philosophes. M. Arsène Houssaye bien évidemment s'est trompé d'un siècle en écrivant ce mauvais livre : la renommée de Voltaire est depuis longtemps ensevelie sous la réprobation universelle.

Dans *la Vérité pour tous*, j'ai combattu les dangereuses doctrines de ce livre. Ce ne sont pas ces rois-là qui feront

le bonheur de l'humanité. La philosophie qui supprime le ciel, sous prétexte d'éclairer la terre, n'est pas la philosophie. M. Arsène Houssaye nous objectera qu'il voulait uniquement prouver la supériorité de l'intelligence, la royauté de l'esprit humain, et donner une fois pour toutes au penseur le droit de dire bien haut avec le poëte : « Puisque les rangs sont ouverts, je passe le premier ! » Nous lui répondons que l'intelligence qui s'égare, l'esprit qui se voue au mal n'ont aucun droit à la royauté comme il lui plaît de la comprendre. Avant d'offrir le sceptre à Voltaire, il faudrait détrôner Satan, qui, dans le domaine de l'ignominie, du mensonge et de l'ordure, est encore un peu au dessus de son élève de prédilection.

Au moment où ces lignes s'impriment, les libres-penseurs du *Siècle* proposent à la France ébahie d'élever une statue au vieux coquin de Ferney. Voilà où l'on

arrive avec les livres maladroits et les admirations imprudentes : on double l'audace des impies et l'insolence des démagogues.

A tout péché miséricorde, nous dira-t-on.

Oui, pourvu que le péché soit suivi de repentir, et l'auteur, après *le Roi Voltaire*, a publié *les Charmettes*, c'est à dire une sorte d'apothéose de Jean-Jacques Rousseau, qui, pour être enterré dans les caves du Panthéon à côté du sieur Arouet, ne vaut pas mieux que lui. Arsène, du reste, a le caractère assez noble et le cœur assez haut placé pour avouer un jour les torts de sa plume.

C'est peut-être celui de nos confrères auquel il nous est le plus pénible d'adresser un reproche.

Il est bon, généreux, serviable, rempli de dévouement. L'égoïsme n'a jamais flétri son âme. Seul il a fait de nombreuses dé-

marches pour obtenir à Gérard de Nerval une bibliothèque et la croix. Le malheur a voulu qu'il ne réussît pas; mais il a été plus heureux pour un autre de ses amis.

Esquiros, après les sombres journées de juin, porté sur les listes du conseil de guerre, se réfugia chez son ancien rédacteur en chef, sans écouter Ledru-Rollin et Victor Hugo, qui lui conseillaient de quitter la France.

— Non, reste, je te sauverai, dit Arsène.

Et, sans plus de retard, il court chez le capitaine d'Hennezel, accusateur public, homme sévère, qui ne recevait personne, dans la crainte qu'on ne fît une brèche à son esprit de justice. Houssaye force la consigne rigoureuse de sa porte; mais à peine a-t-il prononcé le nom d'Esquiros que le militaire se lève brusquement et s'écrie :

— Je n'écoute rien, monsieur! J'ai l'honneur de vous saluer.

— Cependant, capitaine.....

— Pas un mot, vous dis-je!

Et, d'un geste significatif, il lui indique le chemin par lequel il est venu.

— Je comprends, dit le visiteur avec résolution; mais je ne sortirai pas ainsi, je vous le jure.

— A votre aise, réplique froidement le maître du logis.

Il prend un journal et lui tourne le dos.

— Par grâce, dites-moi seulement si l'accusé fera mieux de gagner la frontière que de paraître devant vous?

— M. Esquiros n'est pas libre de fuir ou de rester.

— Pardon! je sais où il est, je sais qu'il a un passeport, je sais.....

— Nous savons tout cela mieux que vous.

A ces mots le capitaine déroule une liasse, fouille dans un dossier et en retire la note suivante, écrite de la main du préfet de police :

« Quand vous faut-il Esquiros? Il se cache rue de Lille, 98, chez le rédacteur en chef de *l'Artiste.* »

Arsène Houssaye tressaille et pousse une exclamation douloureuse. Esquiros, qu'il a cru devoir retenir à Paris, sera peut-être condamné à mort. L'accusateur public continue de lire paisiblement le feuilleton du journal. Tout à coup Arsène voit que ce journal est *le Constitutionnel.*

— Il est bien étrange, capitaine, dit-il avec amertume, que vous m'accordiez audience d'un côté, lorsque vous me la refusez de l'autre.

— Monsieur, que signifie?....

— Cela signifie que vous me lisez et que vous ne voulez pas m'entendre. Pour-

tant ce que j'ai à vous dire aujourd'hui est bien plus intéressant que ce que j'ai écrit hier.

— Alors, vous êtes M. Arsène Houssaye ?

— Je croyais vous avoir décliné mon nom, capitaine.

— Du tout..... Prenez donc la peine de vous asseoir !... Je lis vos feuilletons, monsieur ; je les lis plutôt deux fois qu'une... Ils sont charmants ! Ainsi nous disons que ce pauvre Esquiros est votre ami ?... fort bien ! Choisissez pour le défendre un bon avocat, qui plaide avec le cœur et n'insiste pas trop sur la raison.

— Je lui ai déjà parlé de Nogent Saint-Laurens, dit Arsène.

— Bravo ! celui-là tire l'éloquence du fond de son âme. Il attendrira les juges, il me touchera moi-même, et j'aban-

donnerai l'accusation... Mais continuez d'écrire dans *le Constitutionnel.*

— Certes oui, capitaine. J'aurais fini mon livre, que j'en recommencerais un autre exprès pour vous.

A deux jours de là Esquiros entendit prononcer son acquittement. On ne nous accusera pas d'avoir brodé cette anecdote. Tous les gens de lettres la connaissent et peuvent en garantir l'exactitude.

Inutile de donner la liste complète des livres d'Arsène Houssaye : on la trouvera dans l'édition en dix volumes in-octavo, que M. Henri Plon a offerte au public. Seulement n'oublions pas de mentionner un curieux feuilleton hebdomadaire qu'il publia longtemps dans *la Presse*, sous le nom de PIERRE DE L'ESTOILE, et qu'il intitulait *l'Histoire en pantoufles.*

Au théâtre, il n'a jusqu'ici donné que deux pièces, *les Caprices de la Marquise* et *la Comédie à la fenêtre.*

On annonce de lui une pièce plus importante, en cinq actes, qui aurait pour titre *les Comédiennes*.

Depuis *le 41e Fauteuil*, un succès qui ne fut pas contesté, même par l'Académie, — car beaucoup de MM. les Quarante, Lamartine, Hugo, Ponsard, Salvandy, Musset, complimentèrent l'auteur en lui offrant leurs voix, — M. Arsène Houssaye tenta les périls de l'histoire.

Outre *le Roi Voltaire*, il fit imprimer *Mademoiselle de La Vallière* et *Notre-Dame de Thermidor*, de grands succès fort contestés, non sans quelque raison.

M. Arsène Houssaye, tout en étudiant dans sa vraie lumière la maîtresse de Louis XIV, lui a donné un air de tête trop romanesque, comme faisait Van Dyck quand une lady posait devant lui. *Notre-Dame de Thermidor* mérite beaucoup d'éloges et beaucoup de critiques. Madame Tallien est bien peinte, mais l'his-

torien manque d'indignation pour les massacres de la Terreur et les saturnales du Directoire. Le style est souvent énergique ; mais quelques teintes sombres de plus dans le tableau en eussent mieux accusé l'effet.

Tout en montrant ses qualités d'historien, l'auteur reste toujours un romancier à la mode.

Deux de ses derniers volumes, *Mademoiselle Cléopâtre* et *le Roman de la Duchesse*, ont été beaucoup lus. M. Arsène Houssaye est le peintre par excellence du Paris nouveau et des pécheresses plus ou moins repenties.

Nous attendons de lui huit volumes de Mémoires qui seront notre histoire à tous.

Depuis son entrée dans les lettres, M. Arsène Houssaye a connu tout le monde, et nul mieux que lui ne pourra

peindre les hommes et les choses de ce siècle.

Après son départ de la Comédie-Française, ses fonctions officielles d'inspecteur général des Beaux-Arts lui ont donné pour mission d'étudier non-seulement les richesses artistiques de la France, mais encore de servir les jeunes artistes, tout en constatant les anciennes renommées. Tous les six mois il prononce des discours devant une statue qui s'élève, ou harangue les jeunes lauréats des arts.

J'oubliais de dire que le journaliste a survécu. Pendant vingt ans il a dirigé *l'Artiste*, et il a fondé, il y a quelques années, *la Revue du XIX[e] siècle*, qui est l'arche plus ou moins consacrée de l'esprit littéraire, si compromis de nos jours.

Le bonheur d'Arsène Houssaye passe en proverbe. Jamais il ne se déconcerte devant un revers de fortune. Il sait que

le nuage passera pour laisser briller de nouveau son étoile. Au 2 décembre, il acheta mille actions du Nord et de Saint-Germain, réalisa rapidement cinq cent mille francs de bénéfice, salua la Bourse qui venait de l'enrichir et se promit de n'y plus rentrer.

Fort bien. Mais qu'alliez-vous faire dans cet antre, ô poëte? Que deviendrons-nous, si les Muses elles-mêmes alignent des chiffres et spéculent sur la rente?

Pour être juste, toutefois, nous devons dire que l'or gagné par Arsène Houssaye retombe en pluie dans la main des artistes qui l'environnent. Il a peuplé de chefs-d'œuvre, dus au pinceau moderne, son hôtel des Champs-Elysées.

Un de ses incontestables mérites est d'avoir administré pendant sept ans le premier de nos théâtres.

Qui dit Comédie-Française, dit royaume impossible à gouverner.

Là, plus que partout ailleurs, l'intrigue ouvre sous vos pas une éternelle chausse-trappe. C'est la région des caresses sournoises, des jalousies souriantes, des amours-propres câlins, qui font patte de velours, afin de mieux vous enfoncer la griffe en pleine chair. L'ombre de Machiavel serait dans le ravissement, si elle pouvait quitter les sombres bords et venir étudier cette fine diplomatie, ces trahisons mignonnes, ces méchancetés délicates qui se glissent, rue Richelieu, sous le manteau de la fraternité artistique. On ne se doute pas combien la parole la plus aimable, le serrement de main le plus familier, l'œillade la plus douce y cachent parfois de mauvais vouloir et de menace. Vous croyez marcher sur des fleurs, et l'épine vous déchire. Sous la touffe de roses un serpent vous mord. Le plus malin s'égare et se fourvoie dans cet autre dédale, où la franchise ne semble être votre guide que

pour mieux vous entraîner vers le sentier des déceptions et vous échapper par les faux-fuyants de la ruse.

Un homme a réussi néanmoins à attacher le fil d'Ariane au seuil du labyrinthe, et à diriger sûrement sa marche au milieu des routes sinueuses où tant d'autres se sont perdus. C'est toujours du bonheur, dira-t-on. Oui sans doute ; mais un bonheur qui se perpétue laisse croire volontiers que l'esprit y est pour quelque chose.

FIN

132. — Paris. — Impr. H. Carion, r. Bonaparte, 64.